

LE SENS DE LA SOUFFRANCE

SCHOPENHAUER VS NIETZSCHE

La réponse dépend de notre manière de faire face à la tragédie.

Joshua Foa Dienstag | Professeur de science politique à l'Université du Wisconsin, Madison, et auteur de *Pessimism: Philosophy, Ethic, Spirit*

« S'il existe des gens heureux sur cette terre, écrivait E.M. Cioran, pourquoi ne sortent-ils pas clamer leur bonheur dans les rues ? Pourquoi tant de discrétion et de retenue ? »

Certains mènent des vies plus aisées que d'autres, mais aucune existence humaine n'échappe à la souffrance. Et malgré des siècles de progrès technologique, les humains ne sont pas devenus significativement plus heureux, comme le confirment de nombreuses études. Alors, pourquoi cette souffrance persiste-t-elle, et quelle attitude devons-nous adopter à son égard ?

Une réponse marquante fut celle d'Arthur Schopenhauer, philosophe allemand né en 1788, dont le recueil pessimiste *Parerga et Paralipomena* (« Compléments et omissions ») connut un grand succès après sa publication en 1851. « La vie, écrivait-il, est une entreprise qui ne couvre pas ses coûts. » Pour lui, les désirs humains dépassent toujours ce que le monde peut offrir, laissant chacun dans un déficit permanent.

Une génération plus tard, Friedrich Nietzsche, ancien disciple de Schopenhauer, lui oppose une réplique cinglante. S'il reconnaît l'omniprésence de la souffrance, il estime que Schopenhauer n'a pas su y répondre avec suffisamment de courage. Il voit en sa philosophie une forme de capitulation, une dérobade face au tragique de l'existence.

Pour Nietzsche, au contraire, la souffrance est un levier créatif, un marteau qui forge de nouvelles ailes. Il ne s'agit pas d'établir un simple bilan entre plaisirs et douleurs, mais de redéfinir notre rapport même à la vie. Faut-il viser un excédent de plaisir sur la douleur ? Ou existe-t-il un autre critère d'évaluation, moins mécaniste ?

Schopenhauer : renoncer pour souffrir moins

À l'époque où Schopenhauer écrivait, les premiers textes bouddhistes étaient traduits en langues européennes. Il partage l'idée selon laquelle la vie est souffrance, non pas accidentellement, mais fondamentalement. Le plaisir n'est que soulagement de la douleur – et toujours de courte durée. « Toute jouissance, écrivait-il, n'est que négative, c'est-à-dire la suppression d'une douleur, tandis que la douleur ou le mal... est l'élément véritablement positif. »

Et même si nous apaisons un mal, d'autres surgissent aussitôt. Ce soulagement, fugace, s'accompagne souvent d'un phénomène d'accoutumance : ce qui autrefois procurait du plaisir devient banal, voire vide de sens.

Mais selon Schopenhauer, la vraie source de notre malheur est la conscience du temps. Les animaux souffrent aussi, certes, mais leur ignorance du passé et de l'avenir les libère de l'inquiétude. L'homme, en revanche, est rongé par le regret et l'espérance – l'un tourné vers un passé irrévocable, l'autre vers un futur qui déçoit souvent.

Même nos joies les plus profondes – amour, amitié, accomplissements – nous échappent, fanent ou cessent de nous satisfaire. « Le temps, écrit-il, est ce par quoi toute chose devient néant entre nos mains. » Au total, la vie humaine, conclut-il, « doit être une sorte d'erreur ».

Sa solution : réduire nos désirs pour réduire nos douleurs. Comme les stoïciens avant lui, il prône une forme de renoncement. Puisque la vie est un enfer, autant s'y ménager une chambre ignifugée, un abri du tumulte. « La résignation, écrit-il, est comme un héritage : elle libère son possesseur de tout souci. »

Nietzsche : souffrir, mais créer

Nietzsche voit là un appel à la passivité et au nihilisme. Il accuse Schopenhauer d'avoir engendré une culture allemande complaisante dans sa mélancolie – incarnée à ses yeux par les opéras de Wagner.

Nietzsche accepte l'analyse de la souffrance par Schopenhauer, mais il rejette sa solution. Chercher à s'en protéger, c'est renier la condition humaine. Au contraire, il faut l'embrasser, y trouver la gratitude d'exister, malgré tout.

Il s'inspire pour cela du tragique grec et de la littérature moderne (comme Dostoïevski), où l'on trouve de la beauté dans l'horreur, du sens dans le laid. Pourquoi aimons-nous une œuvre tragique ? Pas par sadisme, mais parce qu'elle révèle la coexistence essentielle du plaisir et de la douleur. La joie authentique ne se comprend qu'en traversant l'épreuve.

Pas de beauté sans laideur, pas d'amour sans solitude, pas de foi sans doute.

Plutôt que de fuir l'écoulement du temps, Nietzsche prône la joie du devenir. Accepter que la vie soit une histoire, avec son lot de pertes et de renaissances. Chaque douleur surmontée ajoute de la profondeur à notre expérience.

S'il faut souffrir pour grandir, alors la souffrance devient une matière première, une composante de l'œuvre de soi. « Toute croissance et tout devenir, écrit Nietzsche, tout ce qui garantit un avenir, suppose la douleur. »

L'art tragique ne supprime pas la douleur, mais il lui donne un sens supérieur – il l'inscrit dans un tout. Voilà, pour Nietzsche, le vrai pessimisme : lucide mais énergique. Il ne nie pas la souffrance, mais il en fait une force vitale.

Don Quichotte : le rire au cœur de la tempête

Nietzsche voyait en Don Quichotte l'incarnation de ce pessimisme actif. Loin d'être un rêveur naïf, le chevalier errant poursuit ses idéaux dans un monde cruel, avec courage et constance. Chaque revers, chaque humiliation, ne fait que nourrir sa détermination.

Et pourtant, dit Nietzsche, ce livre est une comédie. Pourquoi ? Parce qu'il enseigne la juste attitude face aux défis de la vie. Celle qui consiste à agir malgré tout, sans calculer ses plaisirs et douleurs. Une attitude joyeuse dans un monde tragique.

« Ils en ont ri presque à en mourir. »

Nietzsche

Souffrir, oui. Mais non pas pour fuir ou se résigner. Souffrir pour créer, pour grandir, pour aimer malgré l'éphémère. Voilà peut-être le véritable courage de vivre.